SÉANCE COMMÉMORATIVE

DU VINGTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA REVUE DES ÉTUDES LATINES

La Société et la *Revue* ont accompli en 1943 leur vingtième année d'existence. Le dixième anniversaire avait été célébré le 11 mars 1933, au cours d'une réunion dont le compte rendu a été publié dans cette *Revue*, t. XI, p. 33 et suiv. Pour marquer cette nouvelle étape de la Société et de la *Revue*, M. Marouzeau avait projeté de publier un volume commémoratif, pour lequel il avait demandé à des représentants des diverses disciplines des rapports présentant le bilan des résultats acquis, les données des problèmes posés et un programme de travaux à entreprendre. Dans le même temps, le Bureau de la Société, sur l'initiative de quelques membres, et particulièrement de M. Jean Cousin, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, projetait, à l'occasion du vingtennaire, de rendre hommage à M. J. Marouzeau, fondateur de la Société et de la *Revue*. Après consultation entre les promoteurs de ce projet, il fut décidé que le *Mémorial* en cours de publication, dont l'achèvement fut confié à M. J. Cousin, serait offert par la Société à son fondateur lors de la cérémonie d'anniversaire. Cette cérémonie, qui eut lieu le dimanche 19 décembre, à la Sorbonne, réunit un grand nombre de membres de la *Société*, parisiens et provinciaux, des représentants des divers ordres d'enseignement, des grandes Écoles, Instituts, Sociétés et Revues, enfin nombre d'amis de la Société et des études latines.

M. J. Zeiller, président de séance, souhaita d'abord la bienvenue aux assistants :

Il doit, j'en suis sûr, sembler à plusieurs d'entre vous que c'était hier à peine que nous nous réunissions, sinon dans cette salle, au moins dans cette maison qui nous accueille depuis notre naissance, pour fêter le dixième anniversaire de la Société des Études latines, dont nous célébrons aujourd'hui les vicennalia. *Tant, à mesure qu'on avance en âge, le rythme du temps paraît se précipiter !*

Les circonstances étaient cependant bien différentes il y a dix ans. Ce

premier anniversaire se célébrait dans la sérénité, et nous y pouvions être tout à la pensée des études que nous aimons. Aujourd'hui notre pensée, si elle est à nos études, est aussi ailleurs. Dirai-je cependant qu'elle ne connaît plus la sérénité? Elle est désormais si pleine d'espérances que celles-ci confinent à la sérénité des certitudes. Et nous pouvons alors, mieux que par un désir de divertissement, au sens pascalien, que par un désir de nous soustraire un moment à l'étreinte de réalités trop dures, mais pour satisfaire un goût spirituel que les événements ont laissé intact, nous recueillir un instant pour considérer un passé dont il est permis d'avoir quelque fierté, un présent après tout satisfaisant, un avenir que nous voudrions meilleur encore.

Le passé. Il n'y a plus à revenir sur notre fondation, sinon pour renouveler l'expression de notre reconnaissance à ceux qui en furent, à celui surtout qui en fut le principal artisan. On l'a dit alors, c'était une sorte de paradoxe que, dans un pays comme la France et qui pouvait s'enorgueillir de posséder une Société comme la Société des Études grecques, il n'y eût pas une Société des Études latines. Ce paradoxe a cessé; on en a rendu grâces à M. Marouzeau, et nous lui en rendons grâces une fois encore.

Mais il ne suffisait pas que la Société des Études latines naquît, il fallait qu'elle vécût et qu'elle fût elle-même créatrice de vie. Vous savez qu'elle y a réussi. Matériellement, sa situation financière est assurée. Intellectuellement, tous ceux qui les ont fréquentées savent quelle était la vie et l'entrain de ses séances, qui avaient le premier mérite de la régularité et de la fréquence de leur rythme. Si nos malheurs les ont espacées, ils ne les ont jamais complètement suspendues. Tous ses lecteurs savent la richesse de la Revue *qui porte le nom même de la Société et qui depuis quatre ans, malgré la crise du papier et d'autres facteurs d'inhibition, a poursuivi sa marche avec une régularité que d'autres publications pourraient lui envier. Nous avons eu aussi nos congrès, nos charmantes pérégrinations, nos pèlerinages en des lieux évocateurs du génie latin en France et même hors de France, où nous avons essaimé, puisque notre très cher Groupe romand est comme une filiale de la Société. Il y a eu vraiment en tout cela une plénitude de vie qui nous donne, et tout d'abord à celui qui en a été le premier auteur, le droit de jeter sur le passé un regard de satisfaction.*

Et qu'au milieu du bouleversement actuel, nous puissions nous réunir, célébrer ces noces qui ne sont pas tout à fait d'argent, en constatant que la Revue *a paru une fois de plus, mais qu'elle s'est muée en un superbe volume de 700 pages, dont nous faisons hommage à notre fondateur, que de nombreux amis se soient rassemblés pour prendre part à cette commémoration, que nous sentions autour de nous une ambiance de sympathie compréhensive et agissante, tout cela ne nous permet-il pas de dire que le présent aussi nous satisfait? Ce volume, en outre, est rempli de suggestions*

de travaux à entreprendre. En même temps qu'un mémorial, c'est un programme. Il est tourné à la fois vers le passé et vers l'avenir. Il est donc prometteur ou au moins annonciateur de mieux. Et nous pouvons espérer que, quand le monde sera délivré de la tourmente, notre Société marchera aussi d'un pas plus alerte vers de nouvelles conquêtes pacifiques, conquête de nouveaux membres, expansion au dehors, développement des relations internationales ; et voilà pourquoi, dans les grisailles de cette journée de décembre, à la veille de la fin d'une année où se sont mêlées les ombres et la lumière, je crois pouvoir dire que l'avenir nous sourit. J'en vois le gage dans l'ascension presque ininterrompue du nombre de nos membres depuis 1933, et, n'eussions-nous même à constater aujourd'hui que la fidélité des amitiés dans un temps propice aux désertions, ce nous serait déjà un encouragement singulièrement précieux.

En tout cas — et j'en viens à ce par quoi commence d'ordinaire cette sorte de discours et par où j'aurais dû peut-être commencer — nous constatons aujourd'hui que nous avons beaucoup d'amis, et ce m'est un devoir de les remercier. Vous trouverez naturel que je remercie d'abord, une fois de plus, celui qui est depuis vingt ans l'animateur de tout cet ensemble de choses excellentes groupées sous cette raison sociale de la Société des Études latines, et immédiatement après lui le dévoué et actif collègue qui a pris en mains l'organisation de la fête et la publication du Mémorial, *sans oublier des auxiliaires bénévoles, comme M*lles *J. et H. Wuilleumier, M. Chennevelle, la Secrétaire de l'Institut d'indianisme qui nous reçoit dans son local, enfin les services du Collège Sévigné qui ont assumé la charge de l'organisation matérielle de cette fête.*

Mais je ne saurais tarder davantage à dire notre reconnaissance à tous ceux qui ont bien voulu accepter notre invitation : à M. le Doyen de la Faculté des lettres, à M. l'Administrateur du Collège de France, qui sera demain notre président, à M. le Directeur de l'École normale, qui l'a été naguère, à M. le Directeur de l'École des chartes, à MM. les Présidents des diverses sections de l'École des hautes études, aux membres de l'Institut, aux professeurs de la Sorbonne, du Collège de France et de l'École des hautes études, aux Inspecteurs généraux et d'Académie, à maints professeurs de Facultés ou de Lycées, dont plusieurs, en dépit des difficultés, sont venus même de villes éloignées : Poitiers, Rennes, Clermont, Dijon, Lyon, Besançon.

*Notre gratitude va aussi à l'Institut de civilisation indienne, qui a mis sa belle salle à notre disposition, à son directeur M. Renou et à sa secrétaire M*lle *Hénoul, à qui nous devons une si généreuse hospitalité.*

Nous avons des absences à regretter : celle de membres étrangers, qui, en d'autres circonstances, seraient venus nombreux participer à cette manifestation, puisque notre Société rayonne sur le monde entier, et particuliè-

rement celle des membres du Groupe romand, toujours associé à notre histoire, qui a pu cependant nous faire parvenir une adresse cordiale.

Nous devons une pensée spéciale à ceux qu'une condition plus dure, privation de la liberté ou de droits qui nous avaient toujours paru naturels, tient momentanément éloignés de nous.

Et, enfin, je ne puis pas ne pas dire l'émotion avec laquelle nous avons appris, presque à la veille même de cette fête, la disparition de deux des meilleurs d'entre nous : P. Noailles, enlevé en pleine force intellectuelle au moment où il nous donnait pour le Mémorial *une sorte de synthèse de son activité scientifique, et P. Collomp, mis à mort à Clermont dans des conditions qui nous laissent une vision d'horreur.*

Que de telles épreuves soient pour nous un stimulant à travailler plus et mieux encore aux tâches qui nous incombent ! Et que la cérémonie qui nous réunit sous le signe de l'amitié marque le début d'une étape nouvelle dans la vie de notre Société, plus ardente que jamais à servir le culte de la latinité dans une France bientôt redevenue française.

A M. Jean Cousin, secrétaire du Comité institué pour la préparation de cette fête, incombait le soin de présenter un rapport sur l'activité de la Société et de la *Revue* pendant les vingt années écoulées :

Il y a dix ans, évoquant les débuts modestes de notre groupement, M. J. Marouzeau rappelait, en même temps que les encouragements qu'il avait reçus, les inquiétudes et les objections qu'avait rencontrées son projet : est-il besoin d'affirmer ici que les inquiétudes se sont évanouies devant les succès et que les objections ont été réfutées par les faits? De 55 noms en 1923, la liste de nos membres s'est élevée au-dessus de 600 ; la Revue, *qui parut initialement sur 135 pages, atteint la moyenne de 500 et continue de vivre, en dépit des circonstances : le présent* Mémorial *contient 40 rapports, qui occupent 700 pages. La Collection d'études latines, fondée pour publier les contributions importantes, et divisée en deux sections, l'une scientifique, l'autre pédagogique, a dépassé maintenant vingt volumes : elle contient des ouvrages de linguistique et de philologie, d'histoire littéraire et d'histoire religieuse, de critique textuelle et de bibliographie, dont plusieurs ont dû être réimprimés plusieurs fois, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a témoigné par ses récompenses l'estime qu'elle porte à plus d'un.*

Nos séances, qui se sont poursuivies avec régularité, ont suscité un immense effort, dont quelques chiffres suffiront à rendre compte : pendant ces vingt ans, elles ont donné lieu à 144 communications de membres de l'enseignement supérieur, 57 de l'enseignement secondaire, 38 de l'enseignement libre, 86 de membres étrangers. Ces communications ont été suivies de ces discussions que vous connaissez et que vous aimez, d'où se dégage

toujours un enrichissement pour l'esprit ou une vue nouvelle sur l'univers latin. De la menue question d'érudition jusqu'au vaste problème d'histoire de la civilisation, il n'est pas de spécialité relative au domaine latin qu'on n'ait explorée, et l'on n'a pas cru déchoir, quand on a discuté de pédagogie ou de programmes, de réformes ou de techniques. La Société a fait sienne cette idée chère à Meillet, que notre regretté président rappelait encore à la fête des dix ans : « C'est parce qu'il représente une civilisation que le latin nous intéresse, et cette civilisation dépasse largement le domaine de ce qu'on est convenu d'appeler le monde latin. » Et c'est ainsi que les chroniques publiées dans la Revue *par M. Marouzeau se sont progressivement élargies dans le temps jusqu'au seuil de l'état roman, apportant, par des suggestions de travaux sans cesse plus nombreuses, leur féconde contribution à la technique de la recherche. Par des réunions communes avec la* Société des Études grecques *et la* Société de linguistique, *par des visites aux musées, aux sites et aux monuments, nous avons mis en commun nos efforts et nos volontés ; par les échanges internationaux de nos publications, nous avons accru le rayonnement de la science française.*

C'est précisément cette universalité de culture qui nous a conquis à l'étranger tant d'adhésions fidèles, tant de collaborations fécondes : la moitié de nos membres vit hors de nos frontières ; notre Revue *traverse les océans ; certains d'entre nous sont allés parler de nos disciplines à Londres et à Glasgow, à Aarhus et à Stockholm, à Bucarest et à Cluj, à Budapest et à Bruxelles, à Genève et à Lausanne, à Madrid et à Rome, ou, par delà les mers, à Montréal, à Toronto, à l'Université Laval de Québec, au Harvard Classical Club de Cambridge (U. S. A.), dans la riche Argentine ou le lointain Chili. L'une des plus nobles associations d'humanistes, la* Society for the promotion of Roman Studies, *a délégué le Révérend J.-A. Nairn et son président Hugh Last à nos réunions, tandis que le jeune* Istituto di Studi Romani *recherchait notre concours ou que les Congrès internationaux de linguistique accueillaient nos interventions. Ainsi, l'influence de la* Société des Études latines, *qui avait gagné déjà parmi les Instituts de nos universités provinciales et leurs groupes d'études anciennes tant de lecteurs attentifs, franchissait les bornes de ce pays. Comment ne ferais-je pas une place de choix, parmi ceux qui s'inspirent de nos travaux et de notre exemple, à notre chère filiale de la Suisse romande, à ce groupe d'études latines, qui, fondé en 1932 sur l'heureuse initiative d'A. Oltramare, continue sous la ferme impulsion de Ch. Favez, de M. Niedermann et de leurs savants collègues, de vivre, de travailler, d'espérer, tient régulièrement ses réunions de printemps et d'automne, discute, recherche, publie, crée ces jours-ci une Revue, le* Museum helveticum, *et sait dispenser à ses « parrains » de France les bienfaits d'une érudition méticuleuse, la chaleur d'une foi vivace dans nos destinées nationales et la douceur d'une fidèle*

affection? La Belgique et la Roumanie ont créé des groupes analogues; des Universités sud-américaines se préparent à suivre cet exemple.

Avec les années, la communauté des idées et la fréquence des rencontres ont assoupli les relations entre les groupes et entre les membres : on a l'impression que cette Société savante, qui pourrait être une Société des esprits, tend à devenir aussi une union des cœurs : à côté des réunions mensuelles, qui sont attendues avec impatience, est née la tradition des réunions annuelles internationales : Alésia en 1934, Genève en 1935, Lyon en 1936, Augst en 1937, Bruxelles-Anderlecht en 1938, Besançon en 1939, et ces panégyries d'un nouveau genre n'étaient pas seulement l'occasion de communications savantes, d'instructifs voyages ou de somptueux banquets : elles étaient aussi un moment propice à ces échanges d'idées qui suppriment les antagonismes et dissolvent les particularismes : insensiblement, nous avons fini par sentir que nous n'étions plus qu'une immense famille. En parcourant les Chroniques, on saisit constamment ce sens de la vie commune : ici, dans la rencontre d'Alésia, on célébrait à la fois le premier contact du Groupe romand et du Groupe français, l'élection de M. A. Ernout à l'Institut et la collation du grade de docteur honoris causa *de l'Université de Genève à M. Marouzeau; là, par un ordre secret qu'avait dicté l'amitié, une foule de latinistes se groupaient autour de M^lle^ Guillemin et fêtaient son jubilé scientifique en lui disant tout ce qu'elle avait fait de Virgile à Pline pour les études latines, ou autour de M^lle^ Ernst pour la féliciter de ses immenses tâches documentaires. Et, quand je songe qu'en cette année 1943 nous célébrons le vingtième anniversaire de la fondation de la Société, je ne puis m'empêcher d'y associer d'autres anniversaires, que les hasards de la chronologie rassemblent en ce jour et qui nous touchent de très près : ne voilà-t-il pas 150 ans que s'est fondée la vaillante imprimerie Daupeley-Gouverneur, qui vient de réussir un coup de maître en nous livrant au jour dit le volume promis? Ne voilà-t-il pas quinze ans qu'avec une érudition incomparable, M. Charles Picard apporte à notre* Revue *ses admirables chroniques d'archéologie? Ne voilà-t-il pas dix ans que, modeste et ponctuelle, M^lle^ Jeanne Wuilleumier accomplit sa tâche ingrate de trésorière? Trois témoins fidèles, parmi tant d'autres, et sur divers plans, de nos traditions, qu'il était juste de ne pas oublier en ce jour.*

Hélas! faut-il qu'avec tant de sujets d'allégresse, nous ayons aussi nos deuils et nos tristesses?

Bien des ouvriers de la première heure nous ont quittés : Havet, Chatelain, Goelzer, Meillet, Constans, Cagnat, Barbelenet, Michon, Collinet, de Labriolle, Albertini, Humbert, Monceaux, Grat, le P. Laurand, le doyen Brunot, Bernès, Bléry, bien d'autres encore, J.-P. Waltzing, Antoine Thomas, Dom Quentin, Paul Thomas, Philippart, Mgr Schrijnen, Nicolau, Faider, Heuten, le chanoine Rémy, Ferrero, Bröndal, deux en par-

ticulier, dont je ne puis parler sans émotion dans cette salle, Nadine Stchoupak et Luigia Nitti-Dolci, d'autres encore, dont les noms pleurent dans nos mémoires... et voici que la mort vient de frapper l'un de nos vice-présidents, Pierre Noailles, ancien membre de notre École de Rome, l'un des maîtres du droit romain de la Faculté de droit de Paris, dont le Mémorial *a reçu, la veille de sa mort, une imposante contribution, accueillie comme un testament scientifique et comme un message d'amitié... Et puis, il y en a d'autres, qu'un coup brutal nous a ravis, comme P. Collomp, ou que séparent de nous des murs ou des barbelés, et qui devaient collaborer à ce* Mémorial... *Tout notre souvenir et toute notre affection montent vers eux...*

Mais ne nous laissons pas abattre. A lire les rapports que vous avez rédigés avec une si sûre méthode, plus d'un réconfort vient au cœur.

C'est tout d'abord une pensée de fierté, en voyant ici rassemblés les travaux de tant de savants français, qui, malgré les difficultés présentes, ont dressé pour leur spécialité le tableau des acquisitions de la science moderne, fait la critique des résultats acquis, suggéré les recherches nécessaires, apporté parfois des solutions inédites. Ce Mémorial *est un monument de science et de conscience, qui prouvera, par l'étendue de sa documentation internationale, que nous ignorons l'autarcie intellectuelle, que nous savons à la fois approfondir nos techniques et nous évader du cercle étroit des spécialisations, et, qu'en matière de science, nous avons été, sur plus d'un point, des initiateurs.*

C'est aussi une pensée de sereine confiance, en voyant tant de collaborateurs divers s'associer à l'œuvre d'ensemble, mettre en commun leurs connaissances, leurs méthodes, leurs idées, leurs projets, dresser dans la simple clarté de leur science française le bilan des recherches sur le monde antique, donner enfin avec la sûreté critique d'une érudition avertie des bases définies et solides pour les enquêtes futures.

C'est enfin une pensée de vivace espérance : car, dans ses pages terminales, chacun de vos rapports suggère des enquêtes nécessaires ; après avoir calmé nos doutes, il nous donne un immense appétit de recherches. C'est l'incomparable avantage du Mémorial *que de mettre sous nos yeux l'état des questions tel qu'il se présente aujourd'hui pour la linguistique et la philologie, l'histoire littéraire, l'histoire politique, l'histoire des institutions, l'histoire religieuse, le droit romain et le droit canonique, la paléographie, l'épigraphie, l'archéologie romaine et gallo-romaine, la pédagogie et la bibliographie, et de nous permettre de contempler à la fois tout le champ de la civilisation antique, d'établir entre ses diverses parcelles de multiples chemins, d'y voir lever des moissons et de sentir l'appel d'une terre insatisfaite. Vos rapports le disent : dans chaque discipline, de grandes tâches attendent les travailleurs ; nos réunions et nos congrès seront féconds ; notre collaboration avec les Sociétés voisines doit s'étendre*

et s'approfondir ; nos collections s'enrichir de nouveaux volumes ; notre communauté d'efforts s'associer celle de nos filiales et celle des autres nations. Il serait inutile de faire le point, si nous ne devions aller de l'avant : si nous sommes fiers de notre passé, et calmes pour le présent, soyons audacieux pour l'avenir.

Ainsi, l'examen particulier imposé à chacun d'entre nous sur sa propre discipline aura été fécond. Comment notre Société n'en serait-elle pas reconnaissante à celui qui l'a rendu possible, qui l'avait souhaité, qui l'avait préparé, à M. J. Marouzeau, fondateur de la Société *et directeur de la* Revue des Études latines, *qu'il administre depuis vingt ans?*

Mon cher Maître,

En 1942, quand je suis allé en Suisse, nos amis Romands s'étaient préoccupés de l'anniversaire des vingt années ; ici, plusieurs de vos collègues, de vos élèves, de vos amis avaient songé à célébrer cet anniversaire en fêtant aussi le fondateur de la Revue ; *de votre côté, vous mettiez au point votre projet comme vous aviez mis au point celui des dix années, très modestement, sans vous aviser que vingt est le double de dix et que vos mérites et notre reconnaissance avaient dû se multiplier bien davantage. Puis, un jour, à la veille d'une réunion qui allait décider de l'intervention de vos amis, vous lanciez des lettres qui venaient nous demander notre collaboration et qui surprenaient notre retard. Il a fallu brusquer les choses ; il a fallu surtout vous convaincre d'accepter l'hommage d'un volume que vous destiniez à d'autres fins... Et ce ne fut pas la partie la plus aisée de notre tâche : vous jugiez si naturel de travailler que vous ne vouliez pas céder la barre, si normal de dresser ce bilan d'une considérable activité que vous restiez interdit de voir qu'on vous en attribuait l'impulsion première, si superflu enfin de vous fêter en même temps que les vingt ans de la Société que vous vous êtes tout d'abord dérobé... Puis, il vous a fallu vous rendre. L'empressement des collaborateurs, les regrets de ceux que les circonstances empêchaient d'apporter leur contribution, les adresses de ceux qui s'associent à notre hommage sont là pour dire le rôle que vous avez joué dans les études latines. Mon rapport, en retraçant à grandes lignes la vie de la Société, n'a pas signalé, parce que je voulais le faire à cette place, l'énorme labeur que ces vingt années représentent, pour la disposition des rubriques et la mise à jour des chroniques, la lecture des manuscrits et les comptes rendus des ouvrages, l'organisation des réunions et la tenue des congrès ; il n'a pas signalé non plus votre patience, votre volonté et cette ténacité, que vous gardez sans doute de cette enfance paysanne, dont vous avez un jour conté avec émotion la rudesse et la poésie ; il n'a pas signalé ces qualités d'esprit qui vous donnent, au regard des difficultés inhérentes à la vie d'une Société et d'une Revue, la clairvoyance de l'administrateur, la rapidité d'information, la sûreté de méthode, le savoir du technicien ; il n'a pas*

voulu signaler, enfin, que l'empressement des rédacteurs du Mémorial *n'était pas dû seulement à la reconnaissance envers l'administrateur ou à l'admiration pour le savant, mais aussi à l'affection pour l'homme, dont ils aiment les qualités généreuses, le sens des réalités humaines, l'indulgence et la délicatesse.*

Beaucoup d'entre eux, en m'écrivant, appelaient ce volume le Mémorial Marouzeau. *Ils ont trouvé sans aucun doute dans cette formule condensée l'expression la plus naturelle de leur gratitude, qui associe l'homme à son œuvre et qui nous permet de vous remettre aujourd'hui ce volume avec l'hommage de notre respect, de notre reconnaissance et de notre affection.*

M. A. Loyen, professeur à la Faculté des lettres de Rennes, qui a pris une part active aux travaux de la Société et a maintes fois assisté à ses séances, est venu de Rennes tout exprès pour apporter le message des membres provinciaux :

En me confiant le soin de parler ici au nom des latinistes de province, le Comité d'organisation a voulu sans doute récompenser ma fidélité à la Société des Études latines. Il y a déjà plus de dix ans, en effet, que je faisais devant vous mes premières communications, et, à la veille de la guerre encore, par un échange en sens inverse entre Paris et la Province, j'avais l'honneur de recevoir à Rennes M. Marouzeau, pèlerin de la bonne parole, qui n'eut aucune peine à faire applaudir l'humanisme dans la capitale de la Bretagne.

Comme M. Durry, qui remplissait il y a dix ans le rôle que je tiens aujourd'hui, j'ai voulu savoir quels étaient ces « provinciaux » que j'acceptais de représenter. J'ai parcouru la dernière liste publiée. Elle est splendide, cette liste où chantent tous les noms de lieux de chez nous, depuis Nice et Saint-Alban-les-Eaux qui coule comme une source jusqu'à Penhars et Rosmadec qui évoquent le granit d'Armorique. Liste d'union sacrée aussi, où des prêtres, des dominicains, des professeurs d'enseignement libre se mêlent aux professeurs des lycées, où des étudiants débutants inscrivent leurs noms encore inconnus à côté des maîtres les plus illustres de la philologie, de l'histoire, de l'archéologie, où des administrateurs, principaux de collèges, proviseurs, voisinent avec de simples humanistes que, seule, leur passion du latin a conduits à nous, médecins, avocats, notaires, magistrats, curés de campagne, fonctionnaires des finances, à Marseille, Bordeaux, Lille, et jusqu'aux plus humbles bourgades du Forez et de la Basse-Normandie.

Cette diversité des milieux où l'on reçoit et médite notre Revue *suffit à attester son succès et l'excellence de sa formule. Pourquoi est-elle donc si favorablement accueillie en province? Sans doute parce qu'elle est une Revue de haute valeur scientifique qui permet aux maîtres de tenir leurs*

étudiants et élèves au courant des derniers travaux, mais aussi parce qu'elle apporte périodiquement dans notre solitude le message de la grande famille des latinistes. Elle plaît parce qu'elle nous renseigne sur la vie de la Société, sur l'activité de savants que parfois nous n'avons jamais vus, mais que nous avons l'impression de connaître ; elle plaît parce qu'elle nous prodigue les conseils, nous indique la bonne direction, sans raideur, sans intransigeance, dans l'esprit le plus large et le plus bienveillant.

Voilà quelle est aux yeux du latiniste de province la marque propre, l'originalité de cette Société : c'est qu'elle est accueillante. Le « provincial » est par essence réservé, quelque peu timoré. Il est ravi de rencontrer ici, dès l'abord, la sympathie, les encouragements et le sourire des hommes les plus éminents.

Mais la province ne se borne pas à recevoir ; son apport est déjà considérable et les possibilités qu'elle offre pour l'avenir sont infiniment plus grandes encore. Si vous avez la curiosité de rechercher, comme je l'ai fait, l'importance de l'élément provincial dans la rédaction de la Revue *d'abord, puis dans la liste des adhérents à la Société, vous ferez deux constatations, l'une très favorable, l'autre moins agréable, qui toutes les deux doivent orienter notre action. La collaboration à la* Revue *des érudits de province, assez timide jusqu'en 1938, devient, à partir de cette date, prépondérante. Il semble qu'une légion de jeunes savants se soit alors levée un peu dans toutes les régions de la France, et les malheurs de la patrie ne paraissent pas avoir ralenti son activité créatrice. Il y a là mieux qu'une promesse, une certitude de longue vie qu'assurent à notre Société ces forces nouvelles. Mais ces jeunes érudits, pour la plupart des professeurs, constituent des cadres ; il reste à assurer le recrutement d'un public plus étendu, sans lequel une Société, une Revue ne peuvent que végéter. Si vous faites, en effet, le compte des « provinciaux » dans les 750 membres inscrits, vous n'en trouverez pas 200. Leur contingent est sensiblement inférieur à celui des Parisiens, inférieur aussi à celui des étrangers. C'est à relever ce chiffre qu'il nous faut consacrer nos efforts. Il faut amener aux Études latines les professeurs d'enseignement secondaire en plus grand nombre, et aussi, je pense, les humanistes qui n'enseignent pas le latin, mais trouvent à son étude joie et profit. Ceci est l'affaire tout d'abord des professeurs d'Université. Ils peuvent, aux époques où leurs collègues des lycées sont réunis au siège des Facultés, par exemple au moment des baccalauréats, organiser pour eux des conférences d'information. Ils peuvent par des causeries moins érudites et même par des explications de textes trouver audience auprès d'un public étendu. L'expérience a été tentée à Rennes, quelques mois avant la guerre, avec un plein succès, et l'on a pu voir, dans des amphithéâtres bien garnis, des latinistes de tout âge et de toute condition écouter, avec la joie de la jeunesse retrouvée, le commentaire de la IX^e^ Buco-*

lique ou d'une page de Tacite. Enfin, il faut multiplier, dès que les circonstances le permettront, les occasions de contact et de collaboration avec les érudits locaux; mais de cette tâche M. Marouzeau n'a pas manqué de se préoccuper. Qui parmi nous ne se souvient de l'excursion à Alésia, de la visite aux théâtres de Lyon et de Vienne et plus récemment aux monuments de Besançon et de Luxeuil? Le dernier numéro de la Revue *attire notre attention sur le centenaire, en 1944, de la Société archéologique de Sens, et dans son Bulletin critique accorde une place à la publication des* Chartes du Forez, *dont les Notes, écrit notre Administrateur, constituent « un trésor pour toutes les catégories de spécialistes..., une véritable histoire culturelle de la région ». Il n'est donc plus que d'accentuer, de systématiser, quand reviendront les jours meilleurs, un mouvement déjà bien donné. La province vous offre ses sites archéologiques et littéraires et, dans la plus petite de ses villes, au moins un homme aimable qui connaît mieux que personne le passé, les pierres, les chemins de sa cité. Cet homme généralement écrit peu : il a toujours vécu assez replié sur lui-même. Mais l'arrivée d'une compagnie de savants le flatte et provoque sa confidence. Il reste encore en province tant de bonnes volontés à stimuler, tant de paysages célèbres à parcourir, le golfe du Morbihan et la presqu'île de Saint-Gildas, dans le sillage des Vénètes, la Gironde et les bords de la Garonne à la recherche d'Ausone et de Paulin, Clermont et le lac d'Aydat hantés par Sidoine, et tant d'autres lieux qui, pour être moins « romains » que les provinces du Sud-Est, n'en sont pas moins aptes à émouvoir l'humaniste.*

Cependant, s'il reste toujours à faire à une Société vraiment vivante, que de chemin déjà parcouru en vingt ans! Qui doit-on remercier? Tous les membres de la Société, bien entendu, les présidents successifs qui lui ont apporté l'éclat de leur nom illustre, mais surtout, n'est-ce pas, M. Marouzeau, que nous fêtons aujourd'hui et qui le mérite si bien... Il y a quelques mois, l'un de mes anciens étudiants, qui enseigne le latin dans une petite ville du Finistère, me disait l'embarras qu'il éprouve, du fait de son isolement, à résoudre les difficultés qui surgissent sur sa route de professeur débutant. Je lui fis envoyer les dix conférences sur Le latin, *le* Traité de stylistique *et quelques numéros de la* Revue. *Quelque temps après, je recevais de lui une lettre enthousiaste, toute pleine à la fois de cette spontanéité et de cette timidité qui s'allient si souvent dans l'âme bretonne : « Ces livres admirables, écrivait-il, ont répondu à toutes les questions que je me posais depuis longtemps. Je suis trop petit professeur pour avoir jamais l'occasion de remercier moi-même M. Marouzeau. Je vous serais reconnaissant de le faire pour moi. » Cet hommage, venu de Cornouailles, autant dire des bords extrêmes du pays des Cimmériens, m'a paru être le plus touchant qu'on pût adresser à l'activité et à la science de notre Administrateur, et je suis bien sûr de traduire exactement la pensée des 200 latinistes que je*

représente en assurant M. Marouzeau non seulement du respect et de l'admiration de tous — ce qui serait peu — mais surtout de notre affectueuse reconnaissance.

M. L. NOUGARET, professeur au lycée Janson-de-Sailly, membre de la Société dès sa fondation, a bien voulu se charger d'exprimer ce que doit l'enseignement secondaire à la Société et à la *Revue :*

Quand, il y a vingt ans, naquit la Société des Études latines, les professeurs de l'enseignement secondaire auraient pu craindre qu'elle ne devînt une assemblée d'érudits confinés dans leurs savantes recherches de laboratoire, une académie de docti doctores *détachés des contingences du monde en général, et des tâches scolaires en particulier. Cette crainte, si elle exista jamais, fut vite dissipée : en effet, bien que la jeune Société ait fait de la recherche son objet de prédilection, elle a proclamé clairement, dès les premiers jours, sa volonté de ne rien négliger de ce qui regarde le latin, et a résolument embrassé l'ensemble des études, depuis les premiers balbutiements de l'élève de sixième jusqu'aux doctes travaux de l'érudit. Aussi les professeurs des lycées et des collèges, de France et de l'étranger, sont-ils venus à elle aussitôt, avec confiance et enthousiasme.*

Qu'on nous accorde, en ce jour commémoratif, de bannir toute fausse modestie et de reconnaître que leur confiance n'a pas été surprise. La Revue des Études latines, *reflet de nos réunions, offre, dans le domaine de l'enseignement, une collection de travaux de grande valeur : communications multiples sur la théorie et sur la pratique, comptes rendus minutieux et judicieux sur presque tous les ouvrages scolaires aujourd'hui en usage, chroniques riches d'expérience et d'idées nouvelles. A tout cela, enfin, ajoutons la série pédagogique de la* Collection d'études latines *annexée à la* Revue.

L'apparition de la Société a, d'autre part, marqué en France une sorte de renouveau, j'allais dire de résurrection du latin. Nous avons vu, bientôt après elle, éclore Les Humanités, *revue consacrée d'abord aux classes de lettres, mais que le succès a vite enrichi d'une deuxième publication pour les classes de grammaire. Puis c'est la* Revue universitaire *qui entreprend une vaste enquête sur la pédagogie des langues anciennes. Enfin, notre* Franco-Ancienne, *déjà si précieuse jadis, sous sa modeste apparence de bulletin, se transforme, elle aussi, en véritable revue, latine et latinisante. Est-ce à dire que notre Société soit la cause de ces brillants effets? Il y a tout au moins une coïncidence qui montre que sa création répondait à un mouvement d'idées, et qu'elle venait à son heure.*

Dans ce concert de Revues et d'associations, elle s'était assigné un rôle particulier et de première importance. Naguère encore, dans les études latines, existaient côte à côte deux compartiments séparés par une cloison

étanche : la science et l'enseignement, la Faculté et le Lycée. La Faculté, renfermée dans sa tour d'ivoire, se livrait à ses savantes recherches, mais, en général, se souciait modérément de faire part aux débutants du fruit de ses travaux. Le Lycée, de son côté, considérait les découvertes de la science comme des nouveautés curieuses certes, mais étrangères aux préoccupations des jeunes esprits, et s'attachait à des méthodes que la tradition rendait presque sacrées. La Société des Études latines a voulu abattre cette cloison, établir un contact étroit entre chercheurs et pédagogues, créer une sorte de circulation organique, qui, allant de l'un à l'autre, vivifierait d'une manière continue l'enseignement donné dans les écoles, et suggérerait en même temps aux savants de la Faculté le souci de propager leurs doctrines à tous les degrés de l'enseignement. En un mot, elle est devenue un trait d'union, une conjonction entre deux organismes qui risquaient de souffrir de leur isolement.

Qu'on me permette à ce propos d'entrer un instant dans le détail, pour montrer son action sur deux points principaux.

Les textes latins expliqués en classe sont une invitation perpétuelle à initier l'élève à une foule de connaissances concernant la vie antique : à chaque instant l'histoire, la géographie, la religion, les coutumes doivent nous seconder si nous voulons expliquer ces témoins de jadis autrement que comme des pages abstraites et vides de toute vie. Or, nos élèves sont à l'âge où seule la vie est attachante, et non la mort ni son image. La Société s'est appliquée tout particulièrement à cette question, dite des realia. *Signalerai-je une de nos séances les plus vivantes, qui s'est tenue au Musée pédagogique en 1935, où ont été présentés des tableaux d'imagerie antique, et où ont été examinés les moyens de communiquer à l'élève, par une méthode attrayante et directe, les secrets de la vie romaine? A travers les vingt volumes de la* Revue, *on glanera à pleines mains des documents neufs sur ces multiples sciences sans le secours desquelles les textes anciens restent muets, et qui sont, en l'occurrence, autant de chemins qui mènent à Rome.*

Un point constitue pour nos élèves un épouvantail, et pour nous-mêmes une géhenne, c'est l'apprentissage de la grammaire. La Société a entrepris de régénérer les études grammaticales, en faisant appel aux linguistes. Des maîtres ont exposé maintes fois, dans les pages de la Revue, *le progrès inestimable que la linguistique est à même d'apporter à l'étude du latin, et l'on peut dire qu'aujourd'hui le principe en est à peu près admis ; si l'on discute encore, ce n'est plus que sur des questions de méthode ou de dosage, questions plutôt personnelles que théoriques.*

On m'excusera de terminer par un détail dont la portée, à mon sens, est capitale. Le problème de la prononciation du latin, problème irritant, dit M. Marouzeau, nous a valu des débats nombreux et animés. Les champions de la prononciation réformée gagnent du terrain, plusieurs d'entre nous

l'appliquent dans leurs classes, malgré les difficultés d'ordre administratif. Nos élèves, qui aiment ce qui leur donne l'impression du vrai, adoptent de bon cœur cette antique nouveauté et l'enseignement s'en trouve revivifié. Là encore la Société a ouvert la voie.

Le but que s'est proposé la Société a été, en somme, avant tout de supprimer le divorce qui existait entre la science et l'enseignement, de rendre la vie aux auteurs latins et sa véritable utilité à l'étude de la grammaire. Elle a démontré que les sciences qui ont le masque le plus rébarbatif peuvent s'adoucir jusqu'à sourire à de jeunes enfants. Le bien qu'elle a fait par le passé nous est un garant des services qu'elle rendra dans l'avenir, et doit engager les professeurs de l'enseignement secondaire à venir toujours plus nombreux assister à nos séances, pour y prendre et pour y donner, ut discant et doceant.

Aussi ces professeurs tiennent-ils aujourd'hui à exprimer leur gratitude à la Société des Études latines et à son fondateur, qui, pour la première fois, les ont invités à une collaboration dont le bénéfice se fait déjà sentir à tous les degrés de l'enseignement.

M. J. Andrieu, élève diplômé de l'École des Hautes-Études, quoiqu'il ait déjà publié des travaux de maître, a bien voulu se souvenir qu'il était encore d'âge scolaire, et parler au nom des étudiants :

Ce n'est pas un discours, mon cher Maître, mais seulement quelques mots venus du cœur que souhaitent vous apporter par ma voix ceux qui sont encore des étudiants. Je voudrais dire toute la place que la Société des Études latines a su faire aux jeunes dans le programme de ses activités, et combien il est réconfortant, lorsqu'on est encore engagé dans le réseau complexe des examens, de recevoir l'accueil et l'aide d'un milieu qui semblerait, de prime abord, réservé aux maîtres. Mais non ! Chaque mois, le plus modeste étudiant de licence a la possibilité d'être reçu dans ces réunions de la salle Gaston-Paris, et là, il peut, en considérant la science qui s'élabore, recevoir d'admirables leçons de « maîtrise ». Certains l'ont compris, et le Groupe des étudiants en langues et littératures anciennes de la Sorbonne, qui tient à honneur d'être abonné à la Revue, *tout comme les Groupes ou Instituts de Caen, Grenoble, Lille, Poitiers, Rennes, délègue à chaque séance quelques-uns de ses membres. Il faut souhaiter que cette habitude se propage dans un cercle de plus en plus large et que beaucoup prennent le chemin de ces réunions. C'est là, en effet, qu'en écoutant les exposés savants, les débats qui s'affrontent, un jeune étudiant a la meilleure occasion d'enrichir sa formation. Il ne s'agit pas d'ailleurs uniquement des acquisitions de la science, mais aussi de ces leçons de méthode qui mettront sur la bonne voie celui en qui s'éveillera la vocation de chercheur. Les réunions de la Société, c'est pour un jeune, au delà de son travail de tous les jours, l'ho-*

rizon merveilleux de la découverte scientifique. Il faut, dit-on souvent, s'arracher à la pauvreté du quotidien par des pensées larges et généreuses. Comment un jeune pourrait-il mieux transformer son obscur labeur qu'en s'initiant à cette recherche, dont l'esprit n'est que droiture, logique et désintéressement? D'ailleurs, le jour où le jeune homme s'engagera à son tour dans cette voie, il trouvera dans la Société le guide dont il a besoin. Elle est là avec ses publications pour lui offrir les instruments de travail et les orientations nécessaires. A qui feuillette les pages de la Revue, *Chronique, Bulletin critique, que d'idées proposées, de voies qui s'ouvrent, que de suggestions qui enthousiasment la curiosité du chercheur! Ce n'est plus la quête aride et aveugle d'un sujet, mais dans l'esprit même du travailleur les idées qui lèvent.*

Et lorsqu'elles auront fructifié, c'est encore la Société qui, telle une mère vigilante, offrira ses publications pour accueillir l'œuvre qui vient de naître. Car la Revue, *bien loin de n'ouvrir ses pages qu'à ceux qui ont déjà un nom, adopte libéralement les nouveaux venus. En parcourant ces volumes, on en rencontre peu où n'apparaissent des noms d'auteurs devenus depuis des maîtres, mais qui faisaient alors leurs premières armes. Citons, tant Français qu'étrangers : Burger, Hélin, Nougaret, Nicolau, Pippidi, Buescu, M*lles *Ernst et Freté, Bailleux, Meile, Bourgeois. Enfin, celui qui parle en ce moment osera-t-il rappeler que ses essais n'auraient pu voir le jour sans la* Revue *et la* Collection des Études latines?

Mais quand je fais l'éloge de la Société, il faut bien, mon cher Maître, que vous entendiez la vérité tout entière. Quand je dis la Société, c'est votre nom qui vient sur toutes les lèvres, et vous devez accepter l'hommage qui de l'œuvre remonte à vous. Grâce à vous, les jeunes de la Sorbonne se sentent initiés, encouragés, aidés de toutes les façons. C'est une immense dette de gratitude que nous avons contractée et qui dépasse ce que peuvent dire les mots. Car votre sollicitude est sans bornes : organisez-vous un Congrès à l'autre bout de la France ou à l'étranger (c'était au temps béni de la Paix), ce ne sera pas seulement une rencontre entre savants illustres; mais, bénévolement, vous prenez la charge d'emmener un groupe de cette jeunesse turbulente autant que timide, qui sait mal dire la reconnaissance qu'elle éprouve. La cotisation d'étudiant est bien modeste; au moment du départ, il y a deux ou trois candidats de plus que les places prévues : qu'importe?... De mystérieux crédits sont ouverts, tout le monde part, et c'est, dans l'enchantement du voyage, le plaisir de belles réunions scientifiques, la connaissance d'étudiants lointains ou étrangers, la visite de collections précieuses, les excursions, le banquet de clôture, et tout ceci dans une affectueuse union des maîtres et des élèves, dans une atmosphère familiale qui donne chaud au cœur et qui fait espérer beaucoup de la vie.

Je ne relève, mon cher Maître, que ces quelques faits qui me viennent à

l'esprit, mais chacun des jeunes sent bien, au fond de lui, ce qu'il faudrait dire. Et cette gratitude qui nous gonfle le cœur et fait trembler notre voix, nous vous prions de l'accepter et d'y trouver la marque d'une affection à la fois respectueuse et filiale. Jamais nous ne saurons vous remercier assez d'avoir fait dans votre œuvre une place à la jeunesse et de l'avoir aidée à réaliser ses rêves les plus nobles.

Enfin, mon cher Maître, ceux d'entre nous qui ont eu le privilège de pénétrer dans votre intimité savent bien la douceur qu'ils y ont trouvée. Mais nous voudrions rappeler également le sentiment ému que nous avons de l'accueil de M^me^ Marouzeau : qu'elle veuille accepter aussi une part de la fête que nous vous offrons, mon cher Maître, et croire que ceux qui vous connaissent tous deux vous offrent leur affection, fervente et respectueuse, et qui vous unit, tous deux, dans le même hommage.

Enfin, M. MAROUZEAU remercie en ces termes la Société de l'hommage qui lui est rendu :

Je pensais bien prendre la parole aujourd'hui, puisque, administrateur de la Société, j'avais préparé pour cette date une séance commémorative où je devais assumer les corvées rituelles, règlement de l'ordre du jour, comptes et rapports, et, en outre, vous présenter sous l'aspect d'un Mémorial *le volume annuel de la* Revue. *Or, voici qu'il en va bien autrement : la séance a pris l'allure d'une fête, l'habituel contingent d'assistants fidèles s'est mué en une foule intimidante, les comptes rendus ont fait place à des discours, et le volume commémoratif que je projetais de vous offrir me revient, à la manière d'un boomerang, après un détour artificieux.*

De ce retournement, qui me met en cause plus que je n'aurais voulu, le grand responsable est Jean Cousin, qui a droit à nos plus vifs remerciements pour avoir pris sur lui une lourde tâche, celle de mener à l'achèvement la publication de notre Mémorial, *entreprise dans des conditions si difficiles : c'est lui qui, entre Besançon, Paris et Nogent-le-Rotrou, et à travers les embûches des trois zones, a réussi à manœuvrer ses trente-sept auteurs, assurant en pleine période de vacances d'abord, puis de rentrée et d'examens, la correction de près de 700 pages d'épreuves, pour déposer sur cette table au jour dit et à l'heure dite — avec la collaboration, je le sais bien, du plus admirable des imprimeurs — le volume qui donne son sens à notre fête.*

En même temps que Jean Cousin, il m'est agréable de remercier le Bureau de la Société qui a si cordialement accueilli sa suggestion : notre président J. Zeiller, notre vice-président E. Faral. Et ma pensée va à notre autre vice-président P. Noailles, que la mort vient de nous enlever, et que je ne peux me retenir de chercher des yeux dans cette salle.

Enfin, il m'est doux de vous dire ma gratitude à vous tous, qui êtes venus

si nombreux, et qui, par le rayonnement de votre sympathie, conférez à cette séance élargie l'atmosphère de nos réunions familières.

Je dois remercier tout spécialement ceux qui viennent de parler en votre nom. Pour ce qu'ils m'ont exprimé de personnel, permettez-moi de l'enfermer au dedans de moi, précieusement. Mais à ce qu'ils ont dit de la Société je ne me défends pas de réagir en quelques mots.

Vous avez, mes chers Amis, reporté ma pensée à vingt ans en arrière, à ce temps où, intimidé par ma propre audace, je proposais l'idée de cette Société. J'avais lieu d'être en souci : si les paroles d'encouragement étaient fermes, elles étaient rares, et des paroles de défi, ou, ce qui est peut-être pire, de doute compatissant, environnaient comme fées malignes le berceau de la Société naissante.

« Vous ne réussirez pas », disaient les uns. C'était là me provoquer, donc peut-être bien un peu m'enhardir.

« Vous réussirez d'abord, insinuait un illustre aîné, un an, deux ans, cinq ans ; puis on se lassera, vous vous lasserez, et — c'est le sort de toutes les Sociétés, ce fut le sort de celle que j'ai fondée moi-même — on s'apercevra un jour, sans même vous avoir vus mourir, que vous n'existez plus. »

Mais la pire réaction, ce fut celle d'un ami très considérable et très cher, qui me demanda : « Une Société d'études latines? Pour quoi faire? » — Eh bien, c'était là la vraie question, à laquelle il fallait répondre.

Ce n'est pas moi qui y ai répondu, c'est vous. Vous, sociétaires de la première heure, dont je vois plus d'un ici aujourd'hui, et vous aussi, qui, d'année en année, êtes venus grossir nos rangs ou combler les vides. La réponse, c'est notre travail et notre succès ; c'est l'immense effort coordonné qui s'est dispensé dans vingt tomes de la Revue *et vingt-cinq tomes de la* Collection, *et qui vient d'aboutir à ce volume du* Mémorial, *œuvre collective qui, conçue et réalisée aux pires heures de notre histoire nationale et culturelle, portera témoignage demain, simplement et fièrement, devant le monde qui nous observe, que ni la science française ni la France ne sont près de faillir.*

Mais ce volume même, dans la pensée de celui qui l'a conçu et de ceux qui l'ont réalisé, ne représente pas seulement un bilan du passé, il contient un programme d'avenir ; il est une annonce de ce qu'il faut faire, il est, de la part de notre Société, une promesse de progrès et de renouveau.

Le privilège d'une Société, c'est d'être, par rapport aux individus, un être qui ne vieillit pas. A une condition cependant : c'est que le renouvellement assuré par une circulation indéfinie soit non pas seulement dans les personnes, mais aussi dans l'esprit. Une Société dégénère, si elle reste semblable à elle-même ; elle meurt, si elle n'ambitionne que de continuer à vivre. Notre Société est déjà assez ancienne pour avoir une histoire, c'est-à-dire une tradition ; c'est là un honneur, mais aussi un danger. Il ne faut

pas que les vingt ans qui vont venir soient simplement semblables aux vingt ans qui sont passés. C'est pourquoi je fais appel ici aux nouveaux venus, à tous ceux que toucheront ces paroles, aux jeunes surtout : aidez-nous à faire mieux, ou, ce qui est déjà un mérite, à faire autrement que nous n'avons fait; et si un jour celui-là même qui vous a conviés au travail commun vous paraît faiblir et manquer à la tâche qu'il définit, poussez-le doucement à un éméritat honorable, et continuez notre Société pour la mener vers de nouveaux anniversaires qui marqueront de belles étapes de sa vie, et ne la vieilliront pas.

A la suite de ces allocutions, un modeste buffet, tel que pouvaient le permettre les conditions difficiles d'approvisionnement, fut offert aux assistants. L'atmosphère était celle d'une réunion amicale, assombrie par la pensée des absents, des étrangers, dont l'hommage eût été particulièrement apprécié, et surtout de ceux qu'un sort cruel prive aujourd'hui de leur liberté. La communion n'en était que plus étroite entre les assistants, animés par une même pensée d'espoir et de confiance en l'avenir.